

# LE MIRACLE

**L**es miracles m'ont toujours inspiré de la méfiance ; celui d'une Sainte Trinité exclusivement mâle, par exemple... Autres temps, autres miracles. Ceux du capitalisme. Une société pulvérisée se reconstruit elle-même grâce à l'extraordinaire coude-à-coude de ses membres. Le Japon, comme 2 000 ans plus tôt Notre Sauveur, devient une superstar fécondée par un clan d'hommes, droits, presque parfaits et fiers. La croissance du «miraculeux phéno-

## Les coulisses du miracle

Dans les années 60, la politique de croissance économique du géant japonais exigeait une nouvelle entrée de travailleurs non spécialisés. Beaucoup de travailleurs. On faisait face à un déficit estimé en 1969 à 8,01 millions pour les six années à venir. Il fallait recruter. Comme les jeunes étaient déjà en usine, l'État s'empressa d'adopter le «woman power policy». Son but : aller chercher les femmes au foyer pour combler des emplois temporaires et à temps partiel et rendre moins strictes les clauses de la loi du travail concernant les protections de la maternité afin de pouvoir utiliser au maximum les travailleuses sous-payées.

C'est ainsi que dans les années 70, près de 50% de toutes les Japonaises de 15 ans et plus travaillaient. Et 60% de toutes ces travailleuses étaient des femmes mariées.

Le Japon, en fait, n'en était pas à sa première expérience dans le recrutement des femmes. Au début de ce siècle, on avait déjà eu recours à la dextérité toute féminine des «petites mains» dans les usines de textile, l'industrie la plus importante jusqu'à tout récemment. Les grand-mères d'aujourd'hui arrivaient alors des campagnes, logeaient dans des dortoirs, travaillaient entre 12 et 16 heures par jour et, on s'en doute, dans de mauvaises conditions. À cette époque, jusqu'en 1930, les travailleuses d'usine étaient, de loin, plus nombreuses que leurs collègues masculins. Les véritables piliers du développement industriel, c'était elles.

Avec l'expansionnisme des années 60, l'histoire se répète. En 1972, en effet, les femmes constituent 46,8% des travailleurs de bureau et 57,5 % de tous les travailleurs d'usine. Alors qu'elles étaient jadis «spécialisées» dans le textile, elles sont maintenant majoritaires aussi dans les secteurs de l'industrie électrique qui ont trait à la fabrication de transistors, d'appareils de télévision et d'ampoules électriques. Globalement, toutes ces travailleuses japonaises gagnent environ 50% du salaire masculin.

Quelle ironie que la campagne du «woman power policy» se soit faite sous le slogan du «développement des capacités des femmes» ! En réalité, dans cette société dite de cadres, toutes les femmes, peu importe leur âge, leur carrière, leur niveau d'éducation, sont des salariées de seconde zone. La tactique est claire. On la connaît bien chez nous aussi : aux tâches réservées aux femmes et à leurs secteurs d'emploi dans l'industrie, correspondent les plus bas salaires (industries du textile, des appareils électriques, services et commerce). Du côté professionnel, encore là le féminin - infirmière ou éducatrice - fait une équation avec mauvaise rémunération. «À travail égal, salaire égal ?» Revendication quelque

# CHERCHEZ

# E JAPONAIS

mène», telle la Bonne Nouvelle, est diffusée par ses apôtres, mâles. Hors de ses frontières, le phénomène est adulé.

**Dans l'ombre de la Grande Mission : les femmes. Leur parole couverte par la rumeur. Pourtant, «l'implantation et le développement du capitalisme japonais ont été rendus possibles grâce au rôle joué par les travailleuses d'usine», affirme Kaji Etsuko.<sup>1</sup> Le vrai secret : l'exploitation.**

peu superflue pour les Japonaises systématiquement exclues des postes de cadres et de professionnels. Il n'y a pas de travail égal ici. Les femmes diplômées, par exemple, si elles trouvent de l'emploi (ce qui n'est pas évident en soi), ne figureront pas sur la liste de paie régulière mais comme surnuméraires, dans des emplois où elles devront assumer des tâches subalternes (servir le thé aux hommes, par exemple), signes de leur soumission traditionnelle.

## Miracle ou mirage ?

Mais où le «génie» japonais est à son meilleur – car ces petits trucs, tout bon capitaliste les connaît – c'est avec son système d'emploi à vie. Vous savez, celui où l'on gravit progressivement les échelons de la hiérarchie... avec salaire en conséquence. Vous l'avez deviné : le système d'ancienneté est un autre «privilege» masculin et il constitue le mécanisme le plus puissant par lequel les salaires des femmes sont maintenus à un très bas niveau.

Voyons plutôt : un travailleur mâle reçoit, entre 40 et 49 ans, une moyenne de 300% de plus que ce que le jeune travailleur gagne. Pour les femmes, ce mécanisme, par hasard, disparaît car elles connaissent leur apogée salariale entre

25 et 29 ans. À cet âge, elles gagnent environ 40% de plus que ce qu'elles avaient à 17 ans en arrivant sur le marché du travail, et plus que ce qu'elles ne gagneront jamais par la suite. Qu'arrive-t-il après 30 ans ? Elles font des bébés. À cet heureux moment, les femmes, si elles ne sont pas carrément pressées de démissionner, y sont tout au moins «fortement» encouragées.

Dans les années 60 (et même illégalement dans les années 70), des travailleuses devaient abandonner leur emploi permanent pour devenir des employées temporaires si elles voulaient rester au service d'une compagnie et profiter de son système de garderie. Ailleurs, on avait des clauses de retraite obligatoire pour les femmes enceintes. En 1969, ces clauses furent jugées illégales. Mais si en 1955, 39,4% des travailleuses quittaient leur emploi pour cause de grossesse, en 1976, elles étaient 38,7%. Comme quoi, les pressions sociales et les mécanismes idéologiques se passent de règlements !

En définitive, c'est bien grâce à l'idéologie de la famille et du rôle premier de la femme dans son cadre que la société japonaise a pu réaliser son «miracle». Non seulement la «trajectoire» d'emploi des femmes est-elle déterminée par ce rôle, permettant ainsi des économies salariales à l'entreprise, mais le nombre d'heures de travail gratuit fourni à la nation est, tout comme chez nous, phénoménal. Ce n'est pas moins de 21 heures par semaine que les travailleuses rémunérées consacrent aux tâches domestiques. À cela il faut bien sûr ajouter la moyenne de 38 heures de travail rémunéré par semaine (21,7 jours

# LES FEMMES

# LE MIRACLE JAPONAIS

par mois contre 22 jours pour les hommes). Le temps réservé au travail ménager est, comme ici, plus élevé chez les femmes au foyer qui y passent 41,6 heures par semaine. Les hommes, peu importe leur statut, allouent 1,5 heure par semaine à ce travail gratuit.

## Des dortoirs aux ligues mineures

Ainsi se dessine une structure d'emploi double au sein des femmes. Toshiba, Sanyo, Hitachi, Matsushita, ça vous dit quelque chose ? Les femmes y forment jusqu'à 80% de la main-d'œuvre. Leur âge moyen : 20 ans. Près de 80% d'entre elles ont moins de 25 ans. Comme leurs grand-mères jadis, ces travailleuses logent souvent dans des dortoirs et travaillent sur des horaires variables.

Les mères, elles, peu importe leur situation «pré-maritale», ne peuvent plus trouver que des emplois dans les ligues mineures sous-payées, c'est-à-dire comme travailleuses à domicile, à temps partiel ou surnuméraires. Le «woman power policy» aura donc très bien marché. Entre 1965 et 1979, alors que le taux d'emploi des 15-19 ans demeurait stable, les femmes de plus de 35 ans ont vu augmenter le leur de 200 et même 300%.

Notons bien l'astuce : le temps partiel ne représente dans 33% des cas qu'une heure de moins que le temps plein (en d'autres mots, le temps d'aller reconduire un enfant en garderie le matin !). Dans 20% des cas, les femmes travaillent autant d'heures que leurs soeurs plus jeunes engagées à temps plein. Ainsi, ce n'est pas le temps qui est partiel, c'est plutôt, dans la plupart des cas, le contrat de travail : pas d'avantages sociaux, échelle salariale différente, interdiction de se joindre à un syndicat. L'âge moyen de ces travailleuses en 1970 : 31,5 ans, et dans l'industrie, 38,2. En 1978, ce dernier chiffre était passé à 41,4.

Les vagues de l'Année internationale des femmes ont déferlé bien sûr aussi sur les îles japonaises. Et depuis 1975, tels des ondes de choc souvent diffuses, les thèmes féministes viennent frapper le roc de ce patriarcat millénaire. Les procès sur la discrimination sexuelle sont maintenant gagnés par les femmes. On parle ouvertement de droits égaux même si le gouvernement est réticent à les reconnaître. On dénonce le sexisme.

Par contre, entre 1975 et 1980, la

*Dans La Presse Plus du 3 mars 1984, Huguette Laprise (Le charme discret de la femme giflée) note aussi que, selon le Bureau international du travail de Genève, le Japon décroche la timbale du pays le plus sexiste du monde, alors que la travailleuse intérimaire ne gagne que 43% du salaire masculin. Or, même si les 15 millions de Japonaises au travail représentent plus du tiers de la population active, 60% d'entre elles sont mariées et employées temporaires, donc licenciables à souhait. Entre 1960 et 1980, le nombre de ces travailleuses à temps partiel (de plus de 35 heures !) a quintuplé.*

*Le Japon a promis, d'ici 1985, de ratifier la convention des Nations-Unies sur l'élimination de toutes les formes de discrimination envers les femmes, mais il se heurte à la toute-puissante association patronale Nikkeiren, qui a tout à perdre dans la refonte du code et la fin du système de l'emploi à vie basé sur l'exploitation de la main-d'œuvre féminine.*

différence des salaires entre hommes et femmes a à peine diminué et le nombre de compagnies qui refusent d'offrir aux femmes des possibilités de formation et de recyclage pour accéder à des postes de cadres a augmenté. On parle de recul.

Somme toute, il est peu surprenant que 39,2% des femmes qui continuent à travailler après le mariage trouvent qu'elles ont un fardeau trop grand. Peu surprenant qu'elles soient encore nombreuses à se diriger vers la prostitution, seul emploi vraiment rémunérateur dans une société où cette activité était encadrée par l'État jusqu'en 1955, tout comme l'est aujourd'hui la pornographie. Peu surprenant que les autres disent préférer le temps partiel et choisissent encore, en bout de course, le mariage... jusqu'à ce que le soleil se lève aussi sur la moitié de la population qui vit toujours dans l'ombre.

MARIE-CLAIRE DUMAS

*«Même si actuellement ma priorité est le théâtre, en tant que femme, je suis très intéressée par la situation des femmes au Japon, car leur problématique révèle tout un aspect social et politique du Japon qu'on aime mieux taire au profit de la prospérité économique.»*

MARTINE BEAULNE

*«Dernièrement, il a été très difficile d'économiser sur les coûts du travail sauf en engageant des femmes, et nous planifions de remplacer les travailleurs masculins par des femmes pour réduire ces coûts. La plupart des travailleuses se marient au bout de quatre ans environ. C'est la raison la plus importante qui justifie de les employer.»*

*Déclaration d'un directeur de banque (Notre traduction de l'anglais)*

1/ Ce texte est un condensé de deux documents de recherche qui nous ont été envoyés par Martine Beaulne, comédienne du Théâtre Parminou, en stage au Japon pour six mois. Il s'agit de «The Invisible Proletariat: Working Women in Japan» de Kaji Etsuko in **Women in Japan - Cracking the Hard Ground of Sexism**. Reprints from AMPO: Japan-Asian Quarterly Review, Tokyo, pp. 6-16, et **The Low Status of Women in Japan. A Paradox**. Du groupe AGORA.

# CHERCHER LES FEMMES